

Approche de l'autrice Sylvie Germain et de son œuvre
Avant éperdument avant. Avant au vif de l'instant présent...



Née en janvier 1954 à Châteauroux, écrivaine française, Sylvie Germain a reçu de nombreux prix littéraires. Elle a publié **Le livre des nuits** suivi de **Nuit-Ambre**, une saga familiale de huit cents pages qui reçoit six prix littéraires. Elle part enseigner à Prague comme professeur de Français où elle écrit « **Jour de colère** » en 1989 et reçoit le prix Femina. Sujet qui suscita des polémiques aux épreuves anticipées de français à l'épreuve du bac en 2022.

De retour en France en 1993 à la Rochelle, elle écrit **Immensités**, la souffrance de la Révolution de velours du 16 novembre au 29 décembre 1989, précipitant la chute du régime communiste tchécoslovaque.

Vient « **La joie est un « présent** », Les deux livres sont liés organiquement, ils sont inséparables : si l'on ne fait pas totalement acte de présence au monde, au temps, aux autres, à la vie, on ne sera pas disponible pour recevoir le don spirituel de la joie, car celui-ci peut se proposer à l'improviste, à l'occasion d'une rencontre, de paroles lues ou entendues qui « peuvent devenir des événements fondateurs ou réformateurs » ;

Au détour d'un regard que l'on pose sur un lieu, une lumière, une oeuvre d'art dont la beauté soudain nous surprend, nous émeut, et plus encore à l'instant d'un regard que l'on croise, s'irradiant d'un visage qui s'expose dans sa nudité, sa vulnérabilité, sa bouleversante humanité.

Comment saisir le passage de l'imprévu, si l'on est inattentif, indifférent, blasé ? Comment accueillir l'insoupçonné, l'inespéré, si l'on se tient replié dans une bulle si bien ouatée d'autosuffisance qu'elle ne laisse plus aucune place ? Comment être rencontré, touché, si l'on est absent à soi-même ? Être « Là », se tenir pleinement dans l'ici et le maintenant qui nous sont impartis, trouver son assise dans l'escarpement des jours ordinaires. Dans *Magnus*, paru en 2005 qui a reçu le prix concourt des lycéens elle aborde l'histoire d'un jeune garçon de cinq ans perdant complètement la mémoire et qui doit tout réapprendre. Il est né avant la seconde guerre mondiale, de parents allemands. Il devra toute sa vie durant se confronter à ce passé.

Avant éperdument avant. Avant au vif de l'instant présent...

PROPOSITIONS D'ÉCRITURE

- Proposition 1 : Reprendre la phrase de Sylvie Germain. Comme un incipit, continuer la phrase
- Proposition 2 : Écrire un texte ou un poème avec les mots importants de la phrase de Sylvie Germain : Avant, vif, instant, présent. Il est possible de prendre un mot ou de les combiner.
- Proposition 3 : Créer des personnages qui dialoguent autour de cette notion de consacrer sa vie au passé ou bien un texte court avec une chute.
- Proposition 4 : reprendre les phrases de Sylvie Germain : La joie est un présent... Ma vie n'est qu'un instant, une heure passagère Écriture libre.

Le Présent conjugué au passé / texte de Yaël Getler

Nous vivons un siècle dans lequel le présent court si vite qu'il devient rapidement le passé. Comment contourner ce phénomène perturbant ?

Devons-nous en permanence être dans le vif du sujet ? Mais le sujet de l'instant a peut-être pris sa source hier ?

Y aurait-il un présent s'il n'y avait pas de passé ? Ainsi est construite la vie.

Il faut, crois-je humblement, que le passé soit un présent pour le présent et vous aide à être présent.

Que le passé offre à l'instant présent une dimension plus juste, plus éclairée.

Conservons du passé les moments qui vont décupler la Joie de l'instant présent.

Le passé ne doit pas faire remonter les turpitudes vécues, mais donner des leçons pour que le présent soit plus vivant, plus enthousiasmant.

Quant au futur dans tout ça, c'est un autre débat.

Passé décomposé, recomposé / texte de Noëlla Redais

J'ai préféré rayer de mon passé, ce qui était à vif.

Dès la nuit tombée, j'ai dissimulé le pire, accolé au mal dans la case cauchemars !

À la lueur du jour, j'ai transposé mes plus beaux souvenirs en rêves, dans une boîte à secrets.

Aujourd'hui, lorsque je l'ouvre, ma petite ballerine s'anime, danse au rythme de la musique de Tchaïkovski.

Les images défilent, le bonheur se déroule intensément, pour atteindre l'ultime !

L'instant présent, ivre de joie.

Avant j'ai bien dit avant, quand je suis sortie de l'école d'infirmière avec mon diplôme de l'assistance publique. Je ne pensais qu'à mon travail, à soigner les gens, à être au chevet des autres. Je m'oubliais donc.

Oui j'ai fait les études d'infirmière pour soigner ma mère malade, dépressive et mal dans la vie. Après la Réanimation médicale à l'hôpital, j'ai fait Infirmière libérale où je travaillais quinze heures par jour, oubliant que j'avais de la famille, ou des amis que je délaissais.

Et puis, à force de courir partout en libérale avec des collègues qui ne pensaient qu'à l'argent, j'ai eu un accident de voiture. Il est vrai que le libéral apporte auprès des malades une sensation de pouvoir aider les autres.

Effectivement j'achetais le pain pour la petite mamie qui ne pouvait plus sortir, ou j'ouvrais les huîtres à une femme âgée de cent-vingt ans pour qu'elle ait le plaisir de manger des choses qu'elle aimait (ne pouvant le faire elle-même).

Malheureusement dans cette vie tumultueuse, je m'oubliais. Je passais mon temps au travail sans réaliser que je n'avais pas de vie privée. Je négligeais la famille, les amis et le plus bizarre c'est que j'avais l'impression que c'était normal.

Normal ? Où est la normalité de s'oublier soit même, de ne pas vivre au présent le plaisir d'un amour, d'une vie de famille ou simplement une promenade dans les bois avec mon Cavalier King Charles, amour de la nature qui n'avait pour seul but dans sa vie était de faire plaisir à sa maitresse. Eh oui cet adorable canin était là simplement pour me faire oublier que je n'avais pas de vie privée. Je n'avais pas d'enfant. Aucun cri de joie ne résonnait dans mon appartement, un duplex ma foi bien agréable.

Maintenant je comprends que je suis passée à côté de ma vie et aujourd'hui je pense à moi, pas en priorité, mais je pense à inviter des amis pour fêter mon anniversaire de soixante ans un samedi 28 septembre 2024. Je pense à prendre du plaisir à me faire dorloter par mon mari, à me faire soigner, à regarder une belle exposition d'un impressionniste au musée d'Orsay.

Je pense que je suis. Je pense aussi que l'on m'aime et que la vie, la joie existe, en dehors d'une activité professionnelle débordante.

Je vis l'instant présent, je sais que je plais à mon mari avec qui nous passons des moments agréables, plein de bisous et de fou-rires.

Même s'il a remarqué comme vous que je fais beaucoup de fautes d'orthographe. La vie présente est plus belle qu'avant, pleine de bonheur, même si malheureusement j'ai perdu celle que j'aimais à soixante-treize ans. Ma maman qui est décédée d'un cancer des poumons et qui avait le loisir de dire que j'étais infirmière comme si j'avais décroché la lune.

Elle demeure aujourd'hui dans le petit cimetière de la ville de Vasseny en Picardie où je vais déposer régulièrement des fleurs pour la fête des mères ou pour le jour de son anniversaire. Eh oui, je veux lire cette autrice que je ne connais pas, cette Sylvie Germain. Je vais à nouveau me concentrer sur la lecture que la maladie m'avait fait oublier. Je veux dire que la vie est belle quand on la regarde vraiment, quand on l'aime et quand on est aimé.

Finis le travail comme seul objectif ! Eh oui, aujourd'hui, je suis en Invalidité mais je pense réellement dire que je suis heureuse.

Eh oui, Joël, n'est-il pas vrai que la vie est belle quand on rencontre une personne de son choix et de notre vie même si c'est à Bali qu'il faut voyager pour vivre.

Voyager mais pas seul. Se retrouver à table avec l'enfant de votre conjoint simplement pour partager cette journée, cet instant.

Je me suis oubliée bien trop longtemps pour aujourd'hui reconnaître mes erreurs, changer les choses afin que la joie soit un présent.

Présent de tous les jours, cadeaux de la vie que l'on fait à d'autres simplement, délicatement.

Comme le présent d'un ami qui a rédigé pour mon anniversaire un petit mot, lu au micro devant trente-neuf personnes, alors que moi j'étais incapable par émotivité d'ouvrir la bouche.

Eh oui, ce fut une très belle journée. Journée de septembre illuminée par le soleil qui m'a remplie le cœur. Belle dans ma robe longue nous avons dansé.

C'est le plaisir de donner à qui veut bien le prendre, des petits tableaux avec de la peinture.

Le passé ne reviendra pas, le futur tu ne le connais pas, donc profite du présent.

Ça paraît évident, mais ce n'est pas si facile que cela, c'est-à-dire que ton présent est conditionné, que tu le veuilles ou pas par ton passé.

Il y a un certain nombre de faits du passé que tu ne peux pas oublier qui fait que tu es ce que tu es aujourd'hui.

En premier tu es le fruit de l'union de deux personnes que tu n'as pas choisies, tu hérites de leurs chromosomes, de leurs couleurs de peau, de leur religion, de leur statut social, du lieu géographique où ils vivent. Et jusqu'à ta majorité ton présent est intimement lié aux décisions, aux choix de tes parents.

Evidemment, selon ton intelligence, ton caractère, tes envies et tes fréquentations tu auras la possibilité de tracer ton chemin, mais ce sera différent selon le lieu où tu habites et le statut social de ta famille.

Mon présent l'ai-je choisi ? Est-il le fruit du hasard où l'ai-je subi ? L'ai-je réellement voulu tel qu'il est ? Ou est-il le fruit d'une évolution positive par rapport à mon histoire.

Certes, il faut profiter du présent, il ne reviendra pas, et la vie est une succession de présents.

Certaines personnes, pour fuir le présent, rêvent, s'inventent un futur meilleur, ou d'autres sont nostalgiques du passé, c'était mieux avant.

Les religions, les gourous peuvent aider ou profiter de vous.

Jean d'Ormesson écrivait : « Je ne crois pas aux religions, aux cultes, à Jésus, Mahomet..... Mais je préfère croire en Dieu. C'est beaucoup plus simple que de ne pas croire, ça rend la vie plus confortable. »

Une personne qui est en dépression n'aime pas le présent et s' imagine un avenir sombre, à l'image des mauvaises choses de son passé, et peut avoir des envies de suicide.

Je crois profondément que nous ne pouvons pas échapper au passé, qu'il ait été heureux ou douloureux, ou un mélange des deux.

La preuve, beaucoup de personnes, lors de repas de famille ou entre amis parlent du bon vieux temps, racontent des anecdotes.

Vous ne pouvez voir le présent de manière positive que si vous faites abstraction des mauvais moments du passé, ou que vous ne retenez que le positif.

Prenons des exemples : les deuils, la maltraitance, le viol, l'inceste, un incendie ou une inondation qui détruit vos biens.....dont un très jeune en la personne de Maman...

Comment vivre son présent avec ce souvenir, ce fardeau. Personnellement j'ai fait une dépression vers cinquante-cinq ans à cause de plusieurs deuils de proches dont le suicide de ma mère par défenestration alors que j'avais 25 ans et elle 50 ans.

Je me suis interrogé sur ce que je pense être la pire chose pour moi, perdre un enfant pour une maman ou avoir été victime des camps de concentration avec perte de l'ensemble de sa famille.

J'ai lu les livres et écouter les interviewes de Boris Cyrulnik, neurologue, psychiatre, l'inventeur de la résilience « Renaitre sans souffrir » et de l'attachement affectif.

Boris C. est un rescapé des camps de concentration, de la shoah, il a perdu ses parents et frères et sœurs et a été recueilli par un oncle.

J'ai lu aussi les livres de Martin Gray qui comme Boris C. a tout perdu dans les camps de concentration de la deuxième guerre mondiale. Et qui quarante ans plus tard a de nouveau vécu un drame horrible, la perte de son épouse et de ses enfants dans l'incendie de leur maison, alors qu'il rentrait d'un voyage, sur le chemin du retour, il a vu la maison en feu.

Comment vivre le présent après de telles tragédies ?

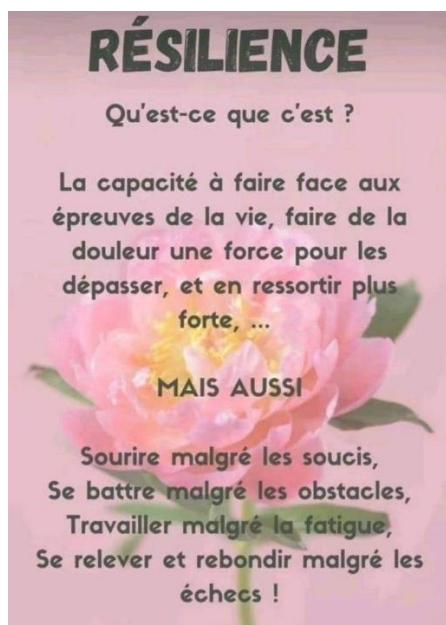
Certainement beaucoup de courage, d'acceptation de la fatalité, aimer la vie, des thérapies et la pratique de ceux que B. Cyrulnik appelle la résilience.

Faire que son passé ne vienne pas interdire la réalisation d'une vie présente épanouie au niveau professionnel et sentimental.

Ne pas oublier mais ne retenir que le positif du souvenir des êtres chers, perdus.

Les personnes ne meurent jamais si elles sont dans ton cœur, ce que nous avons appris d'eux, ce qu'ils nous ont laissé en héritage dans nos cœurs est éternel et indestructible. Ne garde que les bons souvenirs. Cependant quand on perd quelqu'un, rien, absolument rien ne sera jamais comme avant. Il manque une présence, une voix, un regard. Et au fond de vous, il y a ce vide, une part de vous-même qui s'en est allée avec eux.

Il y a une fragilité nouvelle, mais aussi une force étrange, celle de continuer pour eux, de porter leur mémoire, ils ne sont plus là et pourtant ils sont partout, et vivent en nous d'une manière différente pour toujours.



Pour moi la résilience a été un chemin progressif, obtenu grâce à des lectures et des rencontres très positives : une infirmière, une praticienne d'hypnose, une praticienne de shiatsu, la marche et randonnée, la montagne et la mer, la présence continue de mon adorable cocker, et en décembre 2022 une formidable Balinaise.

Le Hasard ? Non je ne crois pas, le hasard n'existe pas. Ma praticienne d'hypnose m'avait dit trois semaines avant mon coup de foudre pour ma petite Balinaise « Joel l'amour va vous surprendre ». Je ne lui avais pas ri au nez par respect, mais je n'y croyais guère.

Cette personne a eu des souffrances au cours de sa vie, en particulier la perte d'un enfant de trois ans, après un cancer.

Elle se lève le matin en réfléchissant à ce qu'elle va faire de positif durant la journée, pour elle, sa famille, ses enfants, ses amis et son compagnon. « La vie est belle » « c'est comme ça, c'est la vie » « C'était écrit ». En conclusion il ne faut jamais désespérer, après la tempête et la pluie vient le calme et le soleil. Il faut profiter du présent, des bons moments du présent qui ne reviendront pas. Je pense à la chanson de Christophe Mahé sur le bonheur ; « Il est ou le bonheur ? C'est con le bonheur, car c'est souvent après qu'on sait qu'il était là. » Le passé indéniablement exerce une influence sur notre perception du présent, mais malgré tous ces chaises vides qui nous rappellent ce que la vie nous a pris, il faut profiter au maximum de ce présent qui ne se présente qu'une fois.

Avant, pendant, après. Le présent se vit de ces trois éléments. Pas de présent sans avant. Sans avant, il n'y a rien. C'est avec lui que l'on peut vivre le présent. Ressentir l'instant. Sur le vif on profite de l'instant, car on sait que la magie de l'instant ne dure pas, ne se reproduira pas. On en profite avec tout ce qui a existé avant. Et à cet instant j'écris avec avant.

La joie est un présent. La vie est qu'un instant, une heure passagère.

Vivre chaque instant pleinement, intensément, devient difficile dans ce monde qui va trop vite. Les sollicitations multiples nous assaillent et nous empêchent d'être présents à nous-mêmes. Partout les écrans, les musiques, captent, consciemment ou non, notre attention, et nous détournent de l'instant.

Comment profiter en faisant le tri entre ce qu'on vit réellement et ce qui nous parasite ? Ce monde, à des fins mercantiles, occupe notre cerveau, nous presse, nous marionnettise. Pour apprécier la joie de l'instant, il faut s'éloigner de ce tourbillon. C'est dans les parcs, à la campagne, dans la nature que nous retrouvons au mieux nos sensations. Enfin là, nous captions la joie de l'instant.

Avant, Léon me parlait toujours avec des mots choisis, des mots savants.

L'ombre et la lumière des mots avaient leur importance. Il me confiait : *Tu vois, la portée des mots, c'est comme un déterminisme, dans le temps, pour le futur comme pour le présent...*

Savant ne voulait pas dire des mots pédants ou prétentieux, mais quelque chose d'intime que l'on inscrit dans un vif présent, pour soi, pour l'autre. Quelque chose que l'on soigne dont on donne l'allure d'un présent, d'un cadeau. Alors, disait-il : *où l'on prend le temps de les choisir, de les bichonner, pour soi bien sûr, mais surtout en fonction de l'interlocuteur, à qui il sont adressés.*

Et, reprenant la phrase d'Hamlet, Léon dissertait souvent sur : *Être ou ne pas être*, présence ou absence dans le présent ou avec le passé. En exemple, Léon me racontait l'histoire de sa mère, toujours avec une larme aux bords des yeux : *elle n'était jamais avec nous*, me confiait-il, *bouffer par le passé d'une enfance malmenée. Ses mots flottaient sans grande consistance.*

A sa majorité, Léon s'était dit : *Plus jamais ça. Que le passé nous laisse tranquille...* Depuis lors, Léon s'appuyait sur les mots, mots qu'il choisissait lors de ses rencontres même fortuites. Ce travail m'expliquait-il enracinait sa pensée et sa présence dans ces moments d'échanges, de confidences. *Tu comprends, difficile de s'échapper, même si une idée farfelue traverse la tête. Elle n'a pas sa place. Et l'on sait que la distraction est mauvaise compagne. Comprends-tu ?* Il insistait : *Être ou ne pas être, ce n'est pas une question pour moi, mais un impératif, une survivance en quelque sorte. Un biais, bien sûr mais je ne me plains pas. Je suis là, bien là avec toi, avec d'autres.*

Je lui répliquais : *mais l'écoute. Est-ce que tu écoutes ? Après avoir lancé tes mots choisis, tu entends ceux des autres ?*

Pour Léon, l'écoute était encore un travail en devenir. Il en était conscient. Souvent les mots des autres s'installaient comme une résonnance. *Tu vois* me disait-il : *Je travaille cette musique et cela me renseigne sur la pertinence des propos. J'essaye de m'attacher à l'évocation du mot, mais ce sont les leurs, avec leurs images accolées, projetées, plein de sous-entendus. La mémoire, le vécu, déforme le sens. La musique, elle...*

Le timbre, la voix, la mélodie et l'expression du visage...

Le sourire ou la gravité ...

Le plissement des paupières ou du front, les mains qui s'agitent ou qui n'ont plus d'expression.

C'est là où j'identifie la présence de l'autre, le vif dans le sujet. L'instant habité. Le présent allégé du passé...

Puis après avoir cligné d'un œil complice, il s'en allait en chantant, sans se retourner. Peut-être pour revenir à un passé qu'il ne partageait plus, par humilité.

Avant éperdument avant. Avant, au vif de l'instant présent... La phrase gravée dans la muraille du vieux château en ruines intriguait Martial Mélusine. Qui avait pu penser cela et le graver dans le moellon revêché, des heures durant ?

Mélusine adorait se rendre d'un château à l'autre, au gré de son humeur vagabonde. Un captif, une captive peut-être...

Depuis l'heure de sa retraite, l'ancien fonctionnaire de Police avait choisi de ne se préoccuper que du passé, de l'avant en fait, loin bien loin des nécessités poisseuses de l'immédiateté.

Seul, planté au mitan de la ruine féodale, son esprit s'échauffait à reconstruire la geste de celui ou celle de l'intrigante écriture, du stylet au burin, de la finesse de la réflexion à la lourdeur des traces gravées dans la pierre.

La vivacité des instants du présent ne comptait plus. Le vieux policier avait trop couru après le jour d'après, trop réfléchi à retisser de vieilles secondes dépassées, trop gambadé dans les centres vermoulus de l'heure d'avant à retrouver dans le discours d'un témoin, le mobile d'un suspect, l'alibi d'une nymphette. *Va pour un prisonnier !* Se dit-il on relisant à mots couverts la phrase découverte.

Qui avait construit l'édifice ? Quand avait-il été démoli ? Qui l'avait assiégé puis brûlé ? Pourquoi cette réflexion vivace avec le temps pris à l'inscrire dans le temps à passer...

Était-ce un reste de geôle, cet apprentis sommaire ou nulle fenêtre n'avait été percée ?

L'ex-commissaire Mélusine flottait parmi un éventail de questions improbables, quand il décida d'apporter une réponse à l'énigme à ciel ouvert qui avait ralenti sa découverte. Il sortit le vieux carnet jauni qui ne le quittait guère et son vieux stylo grimaça de bonheur épistolaire en entamant un récit à suivre.

« *Ma vie n'est qu'un instant, une heure passagère* » écrivait-il, un joli sourire aux lèvres. Le soleil avait abandonné la colline ancestrale et le promeneur solitaire devait se résoudre à regagner le village où il s'était installé pour quelques jours.

La tête envahie par l'envie de poursuivre sa quête, Martial Mélusine retrouva le chemin de descente avec quiétude. *Au vif de l'instant présent*, il pensa à la bière qui l'attendait, à Geneviève qui devait s'impatienter, au cuisinier de l'hôtel qui mitonnait un ragoût d'autrefois aux saveurs exquises. Le temps de la descente lui sembla interminable, alors le randonneur accéléra le pas. *Au vif de l'instant*, une épaisse brume recouvrit les bois alentours et le chemin pierreux conduisant au bourg isolé.

Et là, à quelques pas de l'hôtellerie choisie avec goût, Martial Mélusine *repartit dans l'avant, éperdument*, définitivement, le cœur s'était arrêté au vif de l'instant...